

L'IDEE DU CORPS CHEZ FRIEDRICH NIETZSCHE**ANY HOBIDO DESIRE**Assistant au Département de Philosophie
Université de Bouaké (Côte d'Ivoire)**RESUME**

La philosophie peut-elle accéder à une réelle compréhension de l'homme et de la société tout en niant le corps ? Peut-elle soutenir le dogme de l'universalité de la raison sans altérer l'identité humaine ? A ces interrogations, nous répondons par la négation. En effet, le corps nous apparaît comme un potentiel bioénergétique dont dépend notre santé psychosociale. Pour justifier cette hypothèse, nous avons entrepris la lecture de quelques textes de Nietzsche. Pour nous, c'est le philosophe qui a mieux théorisé le corps pour comprendre l'existence humaine. Il révèle que le corps constitue notre identité et le siège de nos pulsions vitales, indispensables tant à notre santé, qu'à «*la grande politique*».

Mots clés : Corps, instinct, raison, psychosomatique, santé, art.

ABSTRACT

Can philosophy real a better under standing of human and society while negating the body ? To these issues, our answer is negative. Because the body appears to be a bioenergetics' potential which our psychosocial health depend on to justify this hypothesis we read some texts by Nietzsche. For as it is the philosopher who had better theorised the body in order to understand the human existence. He reveals that the body constitutes our identity and the seat of our vital impulses essential to our health as well as to «the high politics».

Key words : *Body, Instinct, Reason, psychosomatic, health, woman, art.*

INTRODUCTION

Par delà leur dimension politique et socio économique, les crises qui menacent l'humanité sont en partie, l'expression du ressentiment et de l'aliénation de nos forces vitales. Paradoxalement, nous constatons une survalorisation délirante de la raison au détriment du corps. A travers la présente étude, nous voudrions comprendre le statut du corps dans la structuration de la personnalité humaine. Elle se justifie par le fait que, dans l'histoire de la philosophie, le corps a été souvent défini

comme l'indice d'imperfection et d'impureté. Le rationalisme, tout en le considérant comme un scandale, doute de la validité du monde sensible qu'il nous fait percevoir. Ce faisant, les rationalistes affirment que la raison est l'unique et véritable dimension de l'humain.

S'insurgeant contre cette affirmation, Nietzsche redonne à la corporéité sa dimension essentielle. Il soutient dans une perspective dionysiaque que, le corps engage tout le devenir humain et social. Il recèlerait des potentialités capables de guérir non seulement l'individu, mais aussi la société. En nous fondant sur l'hypothèse que la répression du corps est à l'origine des pathologies psychosomatiques et sociales, nous voudrions à partir d'une grille de lecture nietzschéenne, contribuer à leur traitement. Il s'agira pour nous de montrer que le corps est le support de notre existence, en ce sens qu'il détermine notre rapport au monde.

Alors, qu'est-ce qui justifie la répression rationnelle du corps ? Comment le libérer de l'emprise de la raison ? Comment à partir des potentialités du corps résoudre les conflits psychosociaux qui perturbent tant les relations individuelles que relationnelles ? Telles sont en substance, les questions auxquelles nous tenterons de répondre à travers la présente étude.

I- NIETZSCHE ET LA CRITIQUE DU RATIONALISME METAPHYSIQUE

La réhabilitation du corps constitue une préoccupation majeure pour Nietzsche. Si l'homme moderne est devenu un être théorique, si le rationalisme métaphysique prédomine dans la civilisation occidentale, nous le devons à Socrate et à Platon. Il convient donc d'entreprendre la critique de l'éthique chrétienne et de la politique, en s'attaquant à leur source socratique-platonicienne.

A- Le socratisme comme fondement du rationalisme métaphysique

La notion de raison est difficile à saisir dans toute sa dynamique. Mais, selon son étymologie grecque, «*logos*», elle est faculté de synthèse et d'unification. Chez Socrate ou Platon, la raison est fondamentalement la faculté d'accès à la vérité. Aussi, conçoivent-ils la connaissance rationnelle comme le modèle véritable de la connaissance philosophique. Gilles Deleuze écrit : «*Si l'on définit la métaphysique par la distinction de*

deux mondes, par l'opposition de l'essence et de l'apparence, du vrai et du faux, de l'intelligible et du sensible, il faut dire que Socrate invente la métaphysique : il fait de la vie quelque chose qui doit être jugé, mesuré, limité, et de la pensée une mesure une limite qui s'exerce au nom de valeurs supérieures : le Divin, le Vrai, le Beau, le Bien... ¹ Nul plus que Socrate n'a eu foi en la toute puissance du monde métaphysique, éclairé par la raison. La raison symbolise Apollon, le dieu grec de la mesure et de la tempérance.

Nietzsche se trouve choqué par le socratisme, notamment dans son aspect moral. Pour lui, la morale socratique surestime la raison au détriment du corps, des instincts et des sens. Socrate enseigne qu'il faut se conduire rationnellement, en évitant toute démesure, d'accueillir avec sérénité les dures épreuves de la vie. En outre, cette morale se fonde sur le postulat que, vivre, c'est maîtriser rationnellement le corps. Pour Socrate, c'est en tuant le corps qu'on peut mieux philosopher. Tuer le corps, c'est se débarrasser des instincts et des désirs, en vue de contempler les essences du monde.

Socrate justifie la suprématie de l'âme sur le corps : *«Toute âme est immortelle ; car ce qui est toujours en mouvement est immortel ; mais l'être qui en meut un autre et qui est mê par un autre, au moment où il cesse d'être mê, cesse de vivre...»*². Cette idée sous-entend que, contrairement à l'âme, le corps n'est qu'une matière inerte et périssable. Mais la négation du corps n'est-elle pas une condamnation de la vie ? Nietzsche répond par l'affirmative. Au sens nietzschéen, vivre, c'est être en perpétuelle croissance et en constant devenir. Le corps doit offrir à l'homme un surplus de jouissance pour conserver grandement la vie. Le secret de la plus parfaite jouissance, dit-il, consiste à vivre dangereusement. Vivre dangereusement, c'est renoncer à un salut quelconque pour s'assumer pleinement et sans faiblir devant la vérité terrifiante de l'existence. L'humilité, la douceur, l'amour du prochain, la paix sont des valeurs chrétiennes et politiques que Nietzsche critique vivement.

B- De la critique de la morale chrétienne à la politique

Nietzsche reproche à la morale chrétienne, d'avoir renverser les valeurs en dévalorisant le corps au profit de l'esprit. Selon cette morale, sur terre, le chrétien doit vivre à l'image du Christ, non pas une vie charnelle, mais

spirituelle. Tel est l'un des préceptes de l'enseignement de saint Paul. Cet apôtre prône une éthique sociale fondée sur la morale chrétienne. Tout en luttant contre le libertinage sexuel et l'homosexualité, cette éthique insiste sur le fait que, la sexualité avant le mariage est un mal. La sexualité ne doit avoir d'autre justification que la procréation. Ce que Nietzsche critique dans cette morale, c'est la pratique de l'ascétisme et de la chasteté. C'est pourquoi il accuse saint Paul d'avoir perverti la parole de Jésus-Christ.

En effet, fils de pasteur, et élevé parmi des femmes, Nietzsche ressentait à quel point la chasteté peut compromettre la personnalité. Ce passionné de la vie, toujours à la recherche du sublime, constate que la morale chrétienne ramollit les instincts vitaux. Pour lui, plus que Jésus-Christ, Paul a fondé une Eglise dont la morale se présente comme une tyrannie sacerdotale. Elle privilégie les plaisirs spirituels et les vertus, telles que l'amour du prochain, la paix et l'égalité entre les hommes. Pour consacrer la mort de Dieu, Nietzsche propose de remplacer les croyances religieuses par la chimie. Car, pour autant qu'elle étudie les propriétés du corps, la chimie prend en compte le monde terrestre. Toutefois, dans *Par delà bien et mal*, Nietzsche met en cause la science en ce sens qu'elle revêt un caractère dogmatique comme la métaphysique. La science vise l'égalité des esprits, la vérité... Mais, déplore-t-il, *«La déclaration d'indépendance de l'homme de science, son affranchissement de la philosophie, est une conséquence indirecte de la pensée démocratique et de ses prétentions.»*³

La Révolution française entérine non seulement la morale chrétienne, mais aussi les valeurs scientifiques. Elle perpétue les idéaux de paix, d'amour du prochain, l'égalité des hommes devant Dieu. C'est ce qui fait dire à Geneviève Bianquis que : *«Ce qui règne encore sur l'Europe, c'est le christianisme dont la démocratie n'est qu'un succédané.»*⁴ Issus de la Révolution française, la démocratie et le socialisme, rament à contre courant des valeurs guerrières et aristocratiques. Selon Nietzsche, ces théories politiques s'opposent aux forces vitales et à la hiérarchisation de la société. Pis, elles favorisent l'émancipation des femmes. Pour lui, l'émancipation des femmes est une régression ou un leurre. Car, ce qui fait la force de la femme, c'est la crainte et le respect de l'homme.

Au total, il faut retenir que l'enferment du corps au nom de la clarté de la raison apollinienne aliène l'homme. Le rationalisme métaphysique

détruit les forces vitales et aliène l'homme. Nous convenons avec Foucault que, le rationalisme considère le resurgissement des instincts comme un délire. «*Ce mot est dérivé delira, un sillon ; de sorte que, deliro signifie proprement s'écarter du sillon, du droit chemin de la raison*»⁵. Ainsi, tout ce qui s'écarte des normes de la raison rimerait avec le pathologique.

II- LA REPRESSION RATIONNELLE DU CORPS ET SES CONSEQUENCES PSYCHOSOCIALES

Quelles sont les conséquences pathologiques de la répression rationnelle du corps ? Sans prétendre les examiner de façon exhaustive, il convient d'en explorer quelques unes.

A- Des crises psychosomatiques

La santé de l'organisme dépend de la régulation de ses instincts. Les crises psychosomatiques, telles que la névrose, la psychose et la schizophrénie, naissent des conflits entre les instincts et les interdits sociaux, entre le plaisir et le principe de réalité.

Le cas de Nietzsche est symptomatique. En raison d'une éducation puritaine, reçue de ces femmes pieuses, (ses tantes et sa mère), il ne pouvait exprimer ouvertement sa sexualité. Amoureux des belles femmes, comme Madame Cosima Wagner et la jeune russe Lou Salomé, Nietzsche n'a pas connu une vie sexuelle accomplie. Selon son ami d'enfance Paul Deussen, il n'avait jamais connu de relation intime avec le corps féminin. Il y eut bien pire. Paul Federn en témoigne : il «*a vécu toute sa vie en homosexuel et il a contracté sa syphilis dans un bordel homosexuel*»⁶. L'homosexualité et la masturbation lui apparaissaient comme la soupape de sécurité. C'est avec désespoir qu'on le voyait en proie aux crises démentielles, aux migraines et aux vomissements sempiternels.

Yves Pélicier, psychiatre français, montre que certains troubles organiques tels que les migraines, la frigidité, les indigestions persistantes, et même l'absence d'appétit proviennent parfois d'une insatisfaction sexuelle. Pour faire face aux nombreuses contrariétés quotidiennes et pathogènes, la médecine somatique conseille d'écouter notre corps, plutôt que de le réprimer. Cyrus Irampour, médecin psychanalyste, condamne l'usage des médicaments tranquillisants. La guérison du patient, dit-il, nécessite des exercices corporels ou bioénergétiques. Par exemple, une circulation adéquate de la libido ou des «*orgones*»⁷ préserve des troubles et des tensions.

De ces analyses, il faut retenir que, la soumission de l'humain à des restrictions permanentes entraîne sa décadence. La décadence signifie ici, affaiblissement des forces vitales. Comme nous l'avons indiqué plus haut, les troubles psychiques et relationnels sont le résultat des conflits entre des instincts et la loi sociale. Il est fort probable que la folie de Nietzsche soit l'effet d'une «*névrose familiale*», engendrée par une sexualité mal sublimée. Notre philosophe n'était pas insensible au charme de sa sœur Elisabeth. Cependant pour échapper à l'amour incestueux, il était contraint de sublimer, mais très difficilement ses instincts sexuels. Ainsi, au-delà de la syphilis, force est de reconnaître que les troubles d'affection et de communication expliquent en partie la névrose et la schizophrénie dont Nietzsche souffrait. Il ne se sentait jamais aimé. Souvent incompris, il explosait comme un orage pour, estime-t-il, se libérer des scléroses et des angoisses. Cela dit, il nous paraît opportun d'explorer l'impact social des maladies psychosomatiques.

B- Conséquences sociales des crises psychosomatiques

La sociabilité se définit comme la capacité adaptative d'un être humain, à son environnement. C'est aussi sa capacité à nouer des relations cordiales avec les autres. Nietzsche éprouvait d'intenses et étranges difficultés communicationnelles. Il présentait plusieurs anomalies caractérielles : névrose, cyclothymie, schizophrénie. Ceci explique son autisme et ses délires, sa mobilité d'humeur empreinte de brusques explosions passionnelles.

Nietzsche a un caractère cyclothymique. Il aime et hait au moment où on le croyait le plus enthousiaste. Ses amis Richard Wagner, Paul Rée, Lou Salomé et son maître Schopenhauer, qui l'ont fréquenté mieux que quiconque, le présentent comme un être insaisissable, aux relations instables et ambiguës. Lui-même avoue d'un ton cynique : «*Je suis de nature belliqueux. Attaquer, c'est dans mes instincts.*»⁸ L'agressivité est pour lui un remède à ses crises caractérielles. L'agressif libère ses instincts vitaux, ses sentiments d'orgueil, de virilité et de conquête étouffés. En revanche, Freud considère ces tendances agressives comme une donnée constitutive de la nature humaine.

L'analyse freudienne du psychisme humain est édifiante : «*L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier et de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer.*»⁹ Pour subsister, la civilisation doit refouler ou sublimer cette agressivité.

Dans le cas contraire, elle peut se déguiser en conflit psychosomatique qui constitue la trame des conflits sociaux. Sous l'effet de la manipulation ou de la propagande, ces conflits sociaux peuvent dégénérer en guerre. C'est à juste titre que Freud compare la guerre à une névrose collective, qui s'attaque aux fondements de la civilisation.

Il est à noter que l'action inhibitrice des institutions sur les instincts est aussi pathogène. Une civilisation très répressive s'autodétruit et crée ses propres malades. L'analyse nietzschéenne de la modernité révèle que la civilisation est menacée par des pathologies, telles que l'ankylose et la nécrose. L'ankylose est la perte ou la désarticulation des valeurs communes à un groupe social. Sans un véritable point d'ancrage, ce groupe vit dans un repli identitaire. Il n'a que la certitude de sa propre existence. La nécrose est une pathologie sociale qui se manifeste par une mortification du tissu social. Ayant perdu ses valeurs, le groupe humain vit dans la léthargie, sans idéal.

L'ankylose et la nécrose sont l'expression d'un manque de volonté de puissance affirmative. C'est pourquoi, pour Nietzsche, l'homme moderne n'est qu'un malade qui s'ignore. Nous convenons avec l'antipsychiatre René Laing que les troubles mentaux ne sont pas des faits isolés, mais des pathologies de communication sociale. Face à ce drame existentiel, Nietzsche s'interroge. Comment sortir des abîmes de cette gigantesque apocalypse de l'humanité ? Penseur intrépide, Nietzsche ne sombre pas dans le pessimisme. Pour lui, la maladie n'est ni une fatalité, ni un handicap absolu ; elle est un moyen de restructuration du corps. C'est pourquoi, loin de se contenter d'une vie malade, il croit en une nouvelle version de vie, pleine d'espérance. C'est en ce sens qu'il faut comprendre le symbolisme du «*grand pont*». Citons ce passage de Nietzsche : «*Alors qu'un jour Zarathoustra passait sur un grand pont, l'entourèrent les estropiés et les mendiants et un bossu*»¹⁰.

Le pont est un symbole qui sert à évaluer deux formes de vie : la vie décadente et la vie ascendante. Les deux rives du fleuve correspondent à ces deux formes de vie. Les paralytiques sont les hommes rongés par les pathologies de la civilisation moderne. La bosse est une charge qui annihile les forces créatrices du corps et de l'esprit. Le pont est le symbolisme de ce passage, qui est celui de tout voyage initiatique. Nous devons traverser le pont pour accéder à une vie nouvelle. Il faut renoncer au pessimisme et à

toute forme de vie décadente. Que disparaissent tous les paralytiques qui sont incapables de traverser le pont. Que disparaissent tous ceux qui sont incapables de rechercher une nouvelle version de vie. Cette atmosphère délétère, née du ramollissement des instincts, constitue un stimulant pour restaurer la civilisation.

En somme, les souffrances subies par Nietzsche, étaient pour lui une issue afin de sortir des hantises du passé. Il veut désormais assumer pleinement son destin. Ainsi, le grand pont, qui permet de franchir les péripéties de la vie conduit à la grande politique.

III- LA SANTE CORPORELLE COMME CONDITION D'EMERGENCE DE LA GRANDE POLITIQUE

L'ambition de Nietzsche est de mettre fin aux idéologies politiques qui contribuent au nivellement et à la destruction du génie de l'homme. Il faut réaliser une grande politique afin que le surhomme accède à la souveraineté.

A.- Qu'est-ce que la grande politique ?

«*Le temps de la petite politique est passé : le siècle prochain déjà apportera la lutte pour la domination universelle, l'obligation d'une grande politique.*»¹¹ Comment Nietzsche la définit-elle ? La grande politique est un ensemble de pratiques gouvernementales visant à construire une société hiérarchisée et aristocratique. Elle se fonde essentiellement sur des valeurs guerrières, à savoir le courage, la virilité, l'orgueil, l'endurance.

Dans le souci de justifier sa théorie politique, Nietzsche s'inspire de la sociobiologie, notamment le modèle organiciste. Ce qui l'impressionne dans ce modèle, c'est la hiérarchie, l'unité synthétique et la solidarité agissante entre les différents organes du corps. L'unité et la solidarité constituent le gage de la santé corporelle. Une société saine doit fonctionner sur le modèle organiciste.

Tout laisse croire qu'un corps sain implique une société saine. Un corps sain se repère dans la qualité des forces qui agissent en lui. Du point de vue physicochimique, Nietzsche présente l'estomac comme un organe actif, catalyseur et régulateur. Précisément, dit Nietzsche, la nature de l'estomac tient au fait qu'il libère le corps par des procédés métaboliques. Par cette synthèse physicochimique des aliments, l'estomac épure le corps. Il le débarrasse des déchets pour le revitaliser. Autant la santé de l'organisme nécessite une hygiène corporelle, autant la santé de la

société dépend d'une hygiène sociale. Cette hygiène sociale consiste à épurer la terre.

Il appartient au surhomme de débarrasser la société des éclopés, des invalides, en un mot de tous les malades. C'est pourquoi il est opportun de rappeler que le bossu qui ne peut pas traverser le pont doit disparaître. Rien ne sert de vivre une vie indigente. Dans la perspective nietzschéenne, seule la volonté de puissance affirmative est le principe d'une vie digne. Cette hygiène sociale est considérée comme le signe précurseur d'un eugénisme. C'est pourquoi on voit parfois en Nietzsche, un raciste et un inspirateur patenté du nazisme. Certes, cette critique peut se justifier, en ce sens que la morale nietzschéenne s'interdit toute faiblesse sentimentale. «*Vivre, dit-il, c'est essentiellement dépouiller, blesser, violenter le faible et l'étranger, l'opprimer, lui imposer durement ses formes propres, l'assimiler, ou tout au moins l'exploiter.*»¹² Il faut aller des citations isolées, pour situer sa pensée dans son contexte sociohistorique. Ce contexte est marqué par la défaite et l'annexion de l'Allemagne par la France.

Epris d'un patriotisme enthousiaste, Nietzsche appelle l'Allemagne à l'union, à la lutte patriotique pour une victoire éclair. En politique, dit-il, le vrai saint est celui qui lutte pour sauver le peuple. Nous voyons que la philosophie nietzschéenne se fonde sur une morale pragmatique.

L'une des idées essentielles de *La Généalogie de la morale* est que l'homme fort est celui dont la volonté affirme sa puissance. Cette puissance s'exprime dans le don de soi et la maîtrise du corps. Nietzsche nous renvoie ainsi à un ascétisme affirmatif et créatif. Cet ascétisme se distingue de celui de la morale chrétienne qui prétend tuer le corps pour préserver l'esprit. Nietzsche décrit la généalogie de l'homme fort, à travers l'aphorisme des «*Trois métamorphoses*» dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. L'homme fort résulte de ces «*trois métamorphoses*» : le chameau, le lion et l'enfant. Le chameau, ce symbole de l'esclavage doit devenir lion pour se révolter contre la morale traditionnelle. Le lion devient l'enfant qui dit «*oui*». Il ne s'agit plus du «*oui*» d'obéissance servile, mais d'un oui de l'affirmation des forces créatrices. L'enfant n'est rien d'autre que le surhomme, issu de l'aristocratie guerrière.

Allant jusqu'au bout de sa logique, Nietzsche annonce de véritables guerres pour reconstituer l'Allemagne et forger une conscience nationale. En somme, la grande politique prêche les vertus de la splendeur et de la volonté de puissance. Contrairement à la démocratie qui

incite au nivellement des classes, elle est favorable à l'élitisme et à la hiérarchisation des classes sociales. Il est vrai, la grande politique exige une santé exubérante. Alors, que faire pour la préserver ?

B- L'amour comme condition de la santé psychosomatique

Tout traumatisme induit des symptômes névrotiques. Il est donc nécessaire de libérer le corps pour demeurer dans un équilibre psychosomatique. Cet équilibre dépend de la satisfaction sexuelle de l'organisme. Nietzsche confirme ici la thèse selon laquelle, une sexualité harmonieuse et libérée des tabous prémunit contre des névroses et des tensions corporelles. Sa migraine récurrente et ses vomissements intermittents, nécessitaient une thérapie particulière : les femmes féeriques. Comparables aux belles œuvres dionysiaques, ces femmes réveillent les instincts vitaux du surhomme.

Lou Salomé figurait parmi ces femmes. Alliant beauté corporelle et beauté intellectuelle, elle ne pouvait qu'apporter au corps en détresse, la guérison et le bonheur inattendus. En témoigne ce passage : *«Lorsqu'un homme se trouve au milieu de son bruit, au milieu du déferlement de ses projets et contre-projets, il lui arrive parfois de voir passer auprès de lui des êtres paisibles et féeriques dont il envie la retraite et le bonheur : ce sont les femmes»*¹³. La foi en une santé supérieure, l'espérance en un lendemain et un surlendemain, le comblaient de joie. Nietzsche croit de nouveau en la vie. Aussi, rêvait-il de se marier avec Lou, afin de vivre parmi ses enfants.

Selon Livingstone, *«il pria parfois des amis de lui trouver une femme et il lui arriva même (1876) de faire étourdiment des avances à une jeune femme en employant pour intermédiaire l'homme auquel elle était déjà fiancée.»*¹⁴ Nietzsche est conscient que la plénitude de l'homme ne doit s'accomplir que sur terre, auprès d'une belle femme. Il fait de Lou sa passion ultime. *«Saluez cette russe de ma part si cela a un sens : je convoite cette sorte d'âmes. Oui je me mettrai à la recherche de telles proies. J'en ai besoin pour ce que je veux faire pendant les prochaines années.»*¹⁵

Nietzsche conclut que la femme est un remède efficace pour la santé psychosomatique de l'humain. Aimer et être aimé, telle est la condition nécessaire pour un équilibre psychosomatique. Mais sans doute, en raison de son caractère cyclothymique, et de la jalousie de sa sœur Elizabeth, Lou ne lui offrit qu'une amitié éphémère. Il faut aussi

ajouter que Lou, cette jeune fille émancipée et aux qualités intellectuelles exceptionnelles, n'était pas très accessible aux hommes. A en croire Françoise Giroud, «*Nietzsche, Rainer Rilke en ont été follement épris, Freud a succombé à son charme. L'étonnant est que, si elle aimait les hommes et leur compagnie, elle n'a pas toléré, avant trente cinq ans qu'ils l'approchent physiquement.*»¹⁶

Pour paraphraser Sarah Kofman, nous dirons que les moyens dont ont usé des intellectuels étaient bien maladroits pour gagner le cœur de Lou. En fait, «*ils ont fait preuve non de maturité, mais d'une perte de virilité de leurs instincts.*»¹⁷ Face à son échec affectif, Nietzsche sublime sa passion en célébrant un mariage mythique : «*Jamais encore je n'ai trouvé la femme dont je voudrais des enfants, si ce n'est cette femme que j'aime. Car je t'aime, ô éternité.*»¹⁸ L'Éternité est le symbole de la femme mythique.

La déesse grecque Ariane serait cette femme mythique et Dionysos, son époux. Le plaisir de Nietzsche est de vivre dans la plénitude idyllique, pour un accomplissement amoureux, auprès de la «*femme éternité*». Ainsi, s'identifiant à Dionysos, Nietzsche lance cet appel pathétique à Ariane : «*Tu ne dois pas seulement te reproduire mais bien te dépasser. Que t'aide pour ce faire le jardin du mariage.*»¹⁹ Se dépasser, c'est engendrer des corps supérieurs, en éradiquant les êtres jugés inaptes pour la surhumanité. L'art dionysiaque apparaît comme un moyen efficient d'amélioration de la qualité de la vie. L'œuvre dionysiaque est comme une belle femme. Aussi, demande-t-il à ses contemporains de vivre sous le charme des mystères dionysiaques pour vivre une vie digne. C'est par les mystères dionysiaques, exprimés par la danse et la musique, que la vie décadente peut être restaurée. L'art dionysiaque est un «*stimulant suprême*»²⁰, en ce sens qu'il suscite l'ivresse. L'ivresse est l'intensification de la force. Elle stimule tant l'esprit que les organes, en premier lieu les organes sexuels. L'artiste dionysiaque est un amoureux qui libère des énergies pour se satisfaire. La création artistique est un acte sexuel ; l'artiste se procure du plaisir en reproduisant de nouvelles formes, en transmettant à la nature des énergies sexuelles.

La nature est ici le symbole de la belle femme séduisante ; celle qui pousse à l'imagination et au dépassement de soi. Nietzsche écrit : «*On n'imagine pas un Raphaël sans une ardeur sexuelle. Faire de la musique, c'est une façon de faire des enfants.*»²¹ La beauté artistique transmet au corps une énergie pour constituer sa «*cuirasse caractérielle*», ou au sens nietzschéen, «*la volonté de puissance affirmative*». Le manque de cette

cuirasse entraîne des névroses ou des traumatismes chez le sujet. Reich insiste sur la nécessité de favoriser la libre circulation des «orgones» dans le corps afin de préserver la santé du sujet. En fait, poursuit-il, c'est dans l'orgasme que le sujet produit des orgones qui sont des énergies indispensables au maintien du corps.

En nous fondant sur l'image nietzschéenne de la femme, nous affirmons sans coup férir que le corps féminin nous offre des possibilités de nous libérer des souffrances, de pouvoir vivre en paix avec nous-même, de pouvoir vivre libre et heureux. C'est pourquoi nous souscrivons à la thèse de Françoise Dolto sur le corps. Pour cette psychanalyste pédiatre, c'est par le corps que nous pensons ; c'est par lui que nous communiquons avec nous-mêmes et avec les autres. Dolto, invite les parents précisément, les mères à apprendre à communiquer avec les enfants. Par ce néologisme, «*aimance*», elle explique aux mères que, leur corps est un langage qui doit transmettre à l'enfant l'amour. L'amour maternel constitue une vitamine de croissance psychologique pour l'enfant.

Se référant à l'histoire de son enfance, Dolto explique aux mères la nécessité d'un «*bon maternage*». C'est par ce mécanisme affectif que l'enfant prendra conscience de l'image du corps et du bonheur corporel. Elle développe ainsi une «*psychanalyse du corps*» qui s'inscrit dans le sillage de son maître Jacques Lacan. Dans la théorie «*du stade du miroir*», Lacan montre que c'est en contemplant son image dans la glace que le Moi de l'enfant se construit. C'est là qu'il prend conscience de son individualité. Lacan et Dolto, mettent l'accent sur le corps la place dans la construction de l'identité humaine ou du Moi.

CONCLUSION

Que retenir de la présente étude ? Nous retenons que le corps n'est ni une simple enveloppe de l'âme ni un instrument de jouissance, mais un potentiel bioénergétique qui régit notre vie psychosociale. Nietzsche brise le dualisme métaphysique corps/âme au profit d'une unité psychosomatique. Le corps recèle des potentialités nécessaires à notre santé. C'est pourquoi Nietzsche lui accorde une place de choix dans la réalisation de la grande politique. Désormais, nous devons donc aimer et écouter notre corps. Car tout est en lui et tout dépend de lui. Cela ne veut pas dire qu'il faut l'instrumentaliser ou le réduire à un simple moyen érotique. Didier Franck, dans *Nietzsche et l'ombre de Dieu*, nous rappelle la thèse paulinienne selon laquelle le corps est le temple du Christ. A

cet effet, nous devons le respecter. Respecter le corps, ce n'est point l'avilir, mais le libérer d'un ascétisme qui le momifie afin d'écouter son langage. En somme, le corps est un moyen de communication. Il parle, et dit souvent mieux que le langage conceptuel. Tout en se méfiant de la raison et de l'intellectualisme en général, des thérapeutes conseillent de communiquer avec le corps pour gérer nos contrariétés et nos malaises.

Cette étude se présente comme une prise de conscience de nos possibilités d'expression et de guérison. Nietzsche trace ainsi les sillons d'une psychothérapie. Les psychanalystes plutôt que de se limiter à l'approche verbale devraient questionner le corps pour une véritable compréhension du malade. La médecine semble percevoir de plus en plus que l'homme est une entité dont la santé dépend de son équilibre psychosomatique. Cet équilibre est la condition sine qua non pour que l'humain intériorise les valeurs sociales pour qu'il réalise la grande politique si chère à Nietzsche.

BIBLIOGRAPHIE

Textes de Nietzsche

- Considérations inactuelles I et II*, Paris, Gallimard, 1990, Trad. Pierre Rusch.
Gai Savoir, Paris, Idées Gallimard, 1950, Trad. A. Vialate.
La Généalogie de la morale, Paris, Nathan, 1991, Trad. H. Birault.
L'Anté-Christ suivi de Ecce Homo, Paris, Gallimard, 1988, Trad. J. C. Heméry.
Par-delà le bien et le mal, Paris, Le livre de poche, 1988, Trad. Henri Albert.
La volonté de puissance, Paris, Le livre de Poche, 1988, Trad. Henri Albert.

Textes sur Nietzsche

- Beardsworth (R.), *Nietzsche*, Paris, Les Belles Lettres, 2003.
 Didier (Frank), *Nietzsche et l'ombre de Dieu*, Paris, PUF, 2003.
 Didier (Raymond), *Nietzsche ou la grande santé*, Paris, Harmattan, 1990.
 Köhler (Joachim), *Qui était Nietzsche ?*, Bonn, Inter Nationes, 2000, Trad. Olivier Mannoni.
 Lou (Andréas), *Nietzsche*, Paris, PUF, 1990.

Autres textes

- Crocq (Louis), *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999.
 Dolto (Françoise), *La cause des enfants*, Paris, Robert Laffont, 1985.
 Dolto (Françoise), *L'image inconsciente du corps*, Paris, Seuil, 1986.
 Giroud (Françoise), *Lou ou l'histoire d'une femme libre*, Paris, PUF, 2003.
 Lacoste (Jean), *La philosophie de l'art*, Paris, PUF, 1981, p. 76.

Livingstone (Angela), *Lou Andréas Salomé, sa vie et ses écrits*, Paris, PUF, 1984, Trad. Pierre-Emmanuel Dauzat.

Pelissier (Yves), *Guide pratique pour le praticien*, Paris, Masson et Cie, 1997.

NOTES DE BAS DE PAGE

- 1- Deleuze (G.), *Nietzsche*, Paris, PUF, 1983, p. 21.
- 2- Platon, *Phèdre*, Paris, Garnier Flammarion, 1964, Trad. E. Chambry, 245b-246a.
- 3- Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, Gallimard, 1971, Trad. Cornélius Heim, Paris, p. 119.
- 4- *Idem*, p. 12.
- 5- Foucault (Michel), *Histoire de la folie*, Paris, Gallimard, 1971, p. 255.
- 6- Köhler (Joachim), *Qui était Nietzsche ?*, Bonn, Inter Nationes, 2000, Trad. Olivier Mannoni, p. 16.
- 7- Orgone signifie énergie spirituelle ; c'est l'équivalent de la libido chez Freud.
- 8- Nietzsche, «Pourquoi je suis un sage ?» in *Ecce Homo*, Paris, Collection 10/18, Trad. Dominique Tassel, p. 65.
- 9- Freud (S.), *Malaise dans la civilisation*, Paris, P.U.F., 1964, p. 64.
- 10- Nietzsche, «De la rédemption» in *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Gallimard, 1971, Trad. Maurice Gandillac, p. 175.
- 11- Nietzsche, *La volonté de puissance*, Paris, Le livre de poche, 1971, Trad. Henri Albert, p. 86.
- 12- Nietzsche, *Par delà le bien et le mal*, *Op. cit.*, 9ème partie, § 259, p. 231.